

Éditorial

Le 5 juillet 1962 à Oran

Nous voici revenus à ce mois de juillet, anniversaire de l'horrible massacre du 5 juillet 1962 qu'il convient de ne pas oublier, comme les Arméniens gardent dans leur mémoire le génocide qui les décima et contraignit les survivants à l'exil, comme les Polonais gardent dans leur mémoire le massacre de Stettin, comme les juifs gardent la mémoire du ghetto de Varsovie après tant d'autres pogroms, comme les Français dont nous sommes gardent la mémoire d'Oradour-sur-Glane.

Est-ce à dire qu'il faut cultiver la haine et le ressentiment ? Loin de moi cette idée. Honorer les morts n'empêche nullement de tendre une main fraternelle aux vivants qui en sont dignes. Comme l'a fait la France à l'Allemagne. Que vaudrait une main tendue si elle n'était l'expression d'un effort vers l'élévation, le pardon, la fraternité, mais dans une totale lucidité.

La poignée de criminels d'Oradour ne représentaient pas plus l'Allemagne que la poignée de fous sanguinaires du 5 juillet ne représentaient ce peuple arabe et berbère avec lequel nous avons vécu 130 années. Cette poignée de fous fit pourtant basculer le destin d'un million de Pieds-Noirs et, partant, celui de l'Algérie.

Beaucoup de Pieds-Noirs avaient déserté le bled après des assassinats commis sur leurs proches, beaucoup avaient quitté les villes, découragés par la collusion du FLN et des gendarmes rouges acharnés à traquer l'FOAS en maltraitant la population, femmes, vieillards et enfants compris... Mais beaucoup attendaient dans l'Hexagone que les choses se calment et pensaient revenir après l'apaisement sur la terre qui les avait vu naître et grandir et qui recelait tout leur bien :

leur maison, leur terre, leur métier et l'endroit où ils l'exerçaient ; pauvre bien d'un petit peuple, inestimable pourtant... Oui, je pense que beaucoup auraient retraversé la mer pour tenter de trouver dans cette Algérie algérienne qu'on leur imposait une place sous ce soleil qui, lui, restait le même... Mais il y eut le 5 juillet !

Depuis le 1^{er} juillet et le vote qui consacrait l'Algérie indépendante, les Pieds-Noirs qui restaient à Oran en grand nombre regardaient d'un oeil triste mais résigné les défilés, les drapeaux verts. Quatre jours de liesse populaire bruyante mais en somme plutôt bon enfant. Les nouvelles autorités, trouvant que cela suffisait, avaient décrété que tout le monde devait se remettre au travail le 5. Pourtant de nombreux indigènes avertirent les Européens que « quelque chose allait se passer »... Tous les témoignages concordent : de Saint-Eugène à Eckmühl, de Lamur au port, des personnes furent mises en garde. Mais beaucoup ne le furent pas. Celles-là étaient à leur bureau, dans leur commerce, dans les magasins, au marché... ou s'y rendaient dans leur voiture, à pied ou dans les autobus. Certaines furent sensibles à la tension latente, d'autres surprirent des conversations menaçantes ou comprirent des mots d'ordre en arabe. Beaucoup de témoignages en font état.

Des soldats français qui devaient protéger les Européens, pas de trace : ils étaient consignés dans leurs casernes ! Soudain, vers 11 heures, comme une traînée de folie, les Arabes qui s'étaient massés sur la Place d'Armes se mirent à pourchasser les Européens. Des coups de feu partaient vers les fenêtres et les terrasses, vers les boutiques et vers les malheureux qui fuyaient en tous sens. Fait significatif : à la même heure, dans des quartiers éloignés, dans de nombreuses rues, des groupes d'Arabes, des

ATO à brassard firent de même, tiraient et égorgent les Européens, les entassent dans des camions qui prenaient la direction du Petit Lac ou du Commissariat central où les malheureux furent malmenés, torturés, tués ; d'autres encore disparurent à jamais. Dieu seul connaît leur martyre.

Cette concomitance signe le complot : n'y a pas eu de hasard. Certes, il y eut entre le 19 mars et la fin de l'été 1962 des milliers d'enlèvements et d'assassinats dans toute l'Algérie. Mais Oran seule connut dans une journée environ deux mille morts ou disparus... le chiffre exact ne sera jamais connu en dépit de demandes d'enquête demeurées lettre morte...

Le général Katz, paraît-il, déjeunait à La Sénia. Il ne fera pas un geste pour que les troupes françaises sortent de leur casernes et fassent cesser le génocide. Mieux, le Rocher-Noir, alerté, juge qu'il est urgent de ne rien faire du tout ! Et de Gaulle, avisé, laisse faire... Honte ! Non, faudra-t-il pas que l'Allemagne et la Suisse, alertées par les SOS lancés par le radio du toit de la Poste d'Oran, interviennent énergiquement à l'Élysée ! Certes, ces hommes indignes ont sur leurs mains le sang de milliers d'Européens. Ils s'étaient engagés à les protéger, ils ont failli à leur devoir, à leur parole une fois de plus. Ils sont coupables au moins autant que la poignée d'Algériens foues de sang, ivres de meurtres. Pour comble, ce fut un officier de l'ALN, le capitaine Bakhti, qui réussit à rétablir l'ordre. Un hommage mérité doit lui être rendu.

À 17 heures enfin, le silence tombe sur la ville pétrifiée. Les you-you des femmes, les crépitements des pistolets-mitrailleurs, le crissement des pneus des autos surchargées par la foule délirante ou par les malheureux prisonniers emmenés à l'abattoir, tout soudain s'est tu... L'armé-